

Biographie

Merlin. Tel est le personnage qu'aime citer l'avocat français François Sureau, membre de l'Académie française. Et sans doute est-ce cet "Enchanteur" qui définit le mieux celui qui fut invité des Grandes conférences catholiques ce 16 novembre. Alors que Merlin bénéficie d'une connaissance absolue du passé (il est le fils du Diable), Dieu a souhaité – pour le sauver – lui donner la grâce de voir l'avenir. Car tout est dans l'équilibre, souligne l'œuvre de François Sureau qui témoigne d'un attachement précieux aux trésors de la culture, et d'un regard résolument tourné vers demain. Il est difficile de résumer cette œuvre en quelques lignes, mais on ne se trompera pas en découvrant la force de son essai *Sans la liberté*, la profondeur de son récit *Inigo* – consacré à la conversion d'Ignace de Loyola – ni en réécoutant la série d'émission *À voix nue*, que France Culture lui consacra.

L'invité

- La littérature est-elle encore dangereuse, s'interroge l'écrivain François Sureau.
- Oui, si elle se situe au-delà des réquisitions morales de l'époque, a-t-il argumenté aux Grandes conférences catholiques.
- Et les Belges Simon Leys et Georges Simenon en sont de bons exemples.

“Simenon est un des auteurs les plus subversifs du XX^e siècle”

Entretien Bosco d'Otreppe

Qu'on se le dise: François Sureau a militairement envahi la Belgique à bord de chars légers. C'était dans les forêts ardennaises, un beau matin de l'année 1978. Perdu, à la tête de son peloton armé, il n'avait pas remarqué la frontière qu'il enjamba allègrement avant de réaliser sa méprise à la vue des costumes des gendarmes locaux. Est-ce pour mieux se faire pardonner? À ses forêts ardennaises justement, et à Stavelot en particulier (“*cabane de Crusôé au milieu de l'Europe*”), l'académicien français consacre quelques lignes magnifiques dans son dernier ouvrage, publié chez Gallimard: *Ma vie avec Apollinaire*.

“J'ai une dette à l'égard de la Belgique”, écrivez-vous dans *Ma vie avec Apollinaire*. À qui la devez-vous?

Je citerai deux auteurs auprès desquels j'ai contracté une dette morale. Le premier est Simon Leys, grâce à qui j'ai découvert des personnalités qui ont nourri ma réflexion politique: son ouvrage *Orwell ou l'horreur de la politique* est ainsi un chef-d'œuvre. Ma dette est également grande envers lui eu égard à son extraordinaire courage civique. À une époque où la quasi-totalité des intellectuels français communiait dans le culte de Mao, voir cet auteur belge inconnu oser démentir ce culte avec drôlerie, autorité et modestie a vraiment été pour moi une révélation de ce qu'est le courage. Un courage dont les écrivains, et en particulier les écrivains français, sont très peu souvent pourvus. Simon Leys a montré par là que la première fonction de l'écrivain a à voir avec la vérité. Et je trouve cela profondément réconfortant. L'autre écrivain belge auprès duquel j'ai contracté

une dette est Simenon, que je tiens véritablement pour un des auteurs les plus importants du XX^e siècle.

En quoi?

Nous autres Occidentaux, et Européens en particulier, sommes de moins en moins à l'aise avec la problématique du mal. Celui-ci nous est devenu insupportable, et on cherche dès lors à le chasser en dehors de nous-mêmes. Cela explique le souhait de certains d'imposer la déchéance de nationalité aux terroristes, tout autant que notre volonté de supprimer ou déboulonner ce qui nous semble mauvais. Nous ne pouvons plus admettre que la nature humaine incorpore une part de mal.

Comment le comprendre?

C'est une question très profonde, et il faudrait des heures pour la développer. Disons qu'il est un fait: nous avons cessé de croire au salut. Au salut individuel d'abord, celui que nous procuraient les religions, et au salut collectif que promettaient, pour reprendre l'expression de Raymond Aron, les religions séculières qu'étaient les grandes idéologies. Nous espérons que nous éliminerions le mal avec de bons dispositifs politiques. Effet de la Shoah, de deux guerres mondiales, de la destruction de la civilisation européenne par elle-même, de la décolonisation... nous ne croyons cependant plus ni au salut personnel ni au salut collectif. Nous ne pensons plus que nous puissions nous transformer ni édifier une société meilleure. Dès lors, parce que rien dans l'évolution historique ou psy-

chique de notre société ne nous donne les outils permettant de combattre l'omniprésence du mal, nous ne savons plus quoi en faire, nous ne savons plus le penser, et nous préférons le chasser; en permanence nous fusillons les uns, déportons les autres, clouons au pilori les troisièmes et logeons une balle dans la tête des derniers. Face au mal, nous n'avons plus de choix que dans la condamnation et l'exclusion.

Quelle réponse nous offre Simenon?

La littérature de Simenon est l'inverse de cela. Simenon, au fond, a une seule idée: celle de la conscience du mal. Toutes les choses dont il parle sont habitées par le mal: la boule de nickel des bars, les intérieurs qui sentent l'encaustique et la confiture de fruits, le genièvre dans les péniches des bateaux flamands... C'est pour elles que l'on tue et, en même temps, ce sont elles qui consolent. Ce mélange du bien et du mal, jusque dans l'univers matériel, est quelque chose qui rend Simenon extraordinairement précieux. Il est un des plus grands romanciers du

mal avec Bernanos, tant il en montre les dimensions quotidiennes et inexpugnables.

Mais que fait-il de ce mal? En quoi peut-il nous aider à le penser?

Vous observerez que chez Simenon les belles choses relèvent toujours de l'univers intime: de l'indulgence que peut avoir Maigret pour certains coupables, du souvenir de son enfance, du foyer qu'il forme avec sa femme. Certes, le mal se niche dans l'univers intime, dans la jalousie, l'intérêt...



François Sureau
Avocat, écrivain